

Le luthier, la musicienne et son violon

Un coeur en hiver de Claude Sautet

Gabriel Landry

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22619ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Landry, G. (1992). Review of [Le luthier, la musicienne et son violon / *Un coeur en hiver* de Claude Sautet]. *24 images*, (64), 66-67.



Stéphane (Daniel Auteuil), le personnage le plus opaque de tous

LE LUTHIER, LA MUSICIENNE ET SON VIOLON

par Gabriel Landry

Pour la première fois sans doute, le monde de Claude Sautet s'est écarté des « choses de la vie », pour la première fois cet univers paraît totalement soustrait à la double hégémonie du réalisme poissard et de la vraisemblance psychologique dont il tirait parti jusque-là. Du même coup, le clan Sautet s'est presque décimé, la famille s'est rétrécie pour le mieux. Le cinéaste porte moins de soin que d'habitude au portrait de groupe. Peu de personnages secondaires, dans cet hiver qui gèle les élans du cœur. Essentiellement un trio, que la caméra serre au plus près, filme en plans rapprochés (remarquez la quasi-absence d'arrière-plans), rigoureusement, avec vigilance. Stéphane, Maxime, Camille (la Camille de Musset revisitée, bourrelle devenue victime?): protagonistes affranchis, dégagés pour cette fois de l'engrenage social dans lequel se coïnciaient irrésistiblement les ferrailleurs, garçons et autres mauvais fils de la France des gens ordinaires. Nul besoin d'en appeler, comme pour les Vincent, Paul et François, comme pour avant eux César, Alex après, au copi-

nage de classe ou à la solidarité des vieux potes de toujours, personnages parmi tant d'autres, abîmés dans la polyphonie sociologique, empêtrés d'existences similaires. Car *Un cœur en hiver* n'est pas un regard-témoignage sur les mœurs petites-bourgeoises de notre époque, il est encore moins le portrait attendrissant d'un type (comme dans *Garçon*) – d'un personnage anonyme et désincarné à force de camper Monsieur Tout-le-monde avec ses amitiés, ses amours, ses bagnoles et son boulot. Le dernier film de Claude Sautet propose plutôt un univers extrêmement épuré, dégarni de tout ce qui n'est pas nécessaire à l'économie d'une œuvre; un presque huis clos, la crise d'une relation triangulaire peu à peu transmuée en simple face à face lui-même voué au blocus sentimental. C'est cette impossibilité, cet enfermement, cette sécheresse que Sautet a voulu traquer, rendre: il réussit à en faire sentir toute la tension, l'austérité remarquable, très dix-septième, classique.

Classique: épithète que l'usage a frappé d'insignifiance. Entendons tout bonnement qu'*Un cœur en hiver* est un film mesuré, impeccablement découpé, aux contours nets: rien qui dépasse. Pas une scène de trop dans cette pièce maîtresse, pas un mot inutile non plus. Pareille étude de la passion humaine (thème qui rappelle les moralistes français du dix-septième siècle) comportait le risque de la logorrhée, mais le langage, autant que la mise en scène, est préservé de ce dérapage. Dialogues laconiques sans être elliptiques, reparties lapidaires, sèches ripostes: partout une rétention opère qui distingue les mots. C'est que la parole ici n'intervient jamais innocemment: soit qu'elle se soit arrachée au silence, soit qu'elle ravisse un temps requis par la musique. Parler (parler vraiment – oui, le langage du cœur, comme le souhaitait Musset) est aussi difficile et malaisé que l'exécution des capricieuses et austères pièces de Ravel. Cette remarque vaut surtout pour le personnage de Stéphane (Daniel Auteuil, fameux), emmuré dans ses réserves tant il craint les épanchements. Si le langage n'était pas dans ce film remarquablement efficace, on pourrait dire de Stéphane qu'il est privé de parole. Stéphane en effet ne parle pas mais se défend, participe sans s'investir, corrige ce qu'on dit de lui, rajuste ses propres paroles, revient sur ce qu'il avait laissé croire («Non, je ne vous aime pas»): il remet en place les choses, comme il répare les violons – il n'est pas indifférent que le personnage se



La passion confrontée au blocus sentimental. Stéphane et Camille (Emmanuelle Béart)

déclare sans talent pour la musique autant que pour l'amour –, mais ne s'expose jamais. Ses mots pourtant ont du poids, tout le poids de la sentence: c'est toujours, avec lui, le diagnostic du spécialiste, le constat le plus sec: «Mais, nous ne nous sommes rien dit, Camille», comme il lui dirait: «Le pont de votre violon est désajusté». Le discours de Stéphane est exactement à la hauteur de son personnage (tout de même le plus opaque de tous); les mots ici ne sont pas collés sur une psychologie ou un tempérament préexistants, comme c'est trop souvent le cas, mais ont valeur d'actes¹, et fondent en ce sens le récit autant que ce qui n'est pas dit mais seulement montré par la caméra.

Économie langagière, donc, qui épouse une mise en scène elle-même très sobre. Le film baigne dans une lumière égale, qui privilégie certaines couleurs, harmonise des teintes (sombres). Peu de scènes en extérieur, plutôt une préférence marquée pour quelques lieux choisis, espaces modestes, chambre sévère ou loge étroite, métaphores sans doute des réduits où le cœur s'est cloî-

tré. L'atelier d'abord, dont l'austérité nous frappe tout de suite, et puis le studio où Camille enregistre. Ces deux pièces nous rappellent que tout art est un savoir-faire, que le travail et la notion de métier sont des composantes obligées de toute réussite en matière de création. Il y a là encore l'écho de certains préceptes classiques, et Sautet ne pouvait nous offrir plus belle évocation de son propre travail pour ce dernier film. «Vingt fois sur le métier...», c'est ce que les acteurs ont eux aussi mis en pratique, car leurs performances sont également louables. Emmanuelle Béart aura droit de cité auprès de Romy Schneider, et Auteuil, qui a un rôle plus à sa mesure ici que dans *Quelques jours avec moi* – les deux personnages se ressemblent un peu – livre sans conteste sa meilleure performance. André Dussollier et Elisabeth Bourguine, Brigitte Catillon et Maurice Garrel encore, sont excellents. Cette qualité de l'interprétation parachève le film en conférant à une invraisemblable histoire – car on ne dit pas non à l'amour quand il s'annonce aussi sublime – une vérité

dramatique, et Camille et Stéphane nous sont aussi troublants que si nous les avions rencontrés, elle bouleversante et pure (de cette beauté scandaleuse dont parlait André Breton), lui seul terriblement, très touchant et très en hiver, assurément, à réparer ainsi des violons que les autres font chanter. ■

¹ Cf. Alain Masson, *Un cœur en hiver. Remarques sur un dialogue*, in *Positif*, septembre 1992.

UN CŒUR EN HIVER

France 1992. Ré.: Claude Sautet. Scé.: Sautet et Jacques Fieschi. Ph.: Yves Angelo. Mont.: Jacqueline Thiedot. Mus.: sonates et trio de Ravel. Int.: Daniel Auteuil, Emmanuelle Béart, André Dussollier, Elisabeth Bourguine, Brigitte Catillon, Maurice Garrel, Myriam Boyer. 105 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.